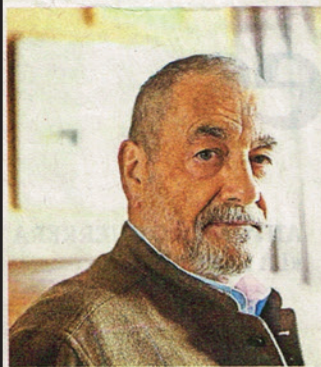


«Accusant l'homme de tous les maux, l'animalisme devient un spécisme antihumain»



JEAN-PIERRE DIGARD
Anthropologue français
et directeur de recherche
émérite au CNRS

● Jean-Pierre Digard signe avec «L'animalisme est un antihumanisme» un essai passionnant.

CHRISTOPHE PASSER
christophe.passer@lematin dimanche.ch

L'«animalisme», c'est une idée récente? La sensibilité «animalitaire» est arrivée suite à la Révolution française. Il s'agissait alors de légitimer la compassion envers les animaux. L'animalisme, c'est autre chose: l'idéologie selon laquelle on devrait accorder aux bêtes leur vraie place - ou plutôt ce que l'on croit en savoir - au détriment de l'espèce humaine. Quant à la «libération animale», venue de l'antispécisme, on trouve son origine dans le livre du philosophe Peter Singer, qui date de 1979.

Vous dites que la confusion croissante, et la plus répandue que l'on fait dans nos sociétés, c'est celle entre animaux de rentes et animaux de compagnie? Il y a toujours eu une hiérarchisation pour les animaux. La hiérarchisation traditionnelle, classique en Europe occidentale, est celle des cercles concentriques autour de l'habitation paysanne. Il y a d'abord les animaux qui peuvent y rentrer, comme les chats et certains chiens, pas tous. Ensuite, il y a un cercle d'animaux qui vivent dans des habitations attenantes à la maison, comme le porc, nourri des restes que laissent les humains, ou le cheval, qui est le compagnon de travail du paysan. Dans un troisième cercle, vous trouvez les animaux à identité collective: bétail, volailles, logés ensemble dans les étables, bergeries, poulaillers, etc. Et puis, plus loin, la faune sauvage, tantôt chassée, tantôt éloignée. Avec le temps, on s'aperçoit que cette



hiérarchisation se dissout peu à peu pour donner place à une bipolarisation entre, d'une part, les animaux de compagnie, devenus les seuls animaux que connaît la population occidentale désormais urbaine, et, d'autre part, les animaux de rente. Nos contemporains ont tendance à voir toute la question animale à travers le prisme de leurs animaux de compagnie. Évidemment, ça projette sur l'ensemble des animaux une sorte de regard plutôt sentimental et souvent mièvre.

D'où la difficulté croissante à supporter le sort cruel des animaux de rente destinés à la boucherie?

Oui, même s'il ne faut pas non plus exagérer. Il y a, heureusement, dans nos pays une diversité de formes d'élevage, et ils ne sont pas tous «concentrationnaires», comme le dénoncent les antispécistes. Mais il est vrai que dans un contexte de diminution de la surface agricole, de diminution de la main-d'œuvre paysanne et d'augmentation de la population, la tendance va vers l'intensification de l'élevage des animaux de rente.

Des manifestants dans la rue pour demander la fermeture des abattoirs (ici à Paris).

John van Hasselt/Corbis/Getty Images

«Traiter un animal pour ce qu'il n'est pas, c'est une façon de mal le traiter»

Les tenants du véganisme sont d'abord des amis des bêtes, ce qui est une noble cause, non?

Évidemment, c'est parfaitement justifié. Mais je ne crois pas que les animaux puissent avoir des droits. En revanche, les hommes ont des devoirs vis-à-vis des animaux. Le mouvement des droits individuels, issu des Lumières, concerne l'homme, pas les animaux. Peut-on imaginer, à moins de revenir au Moyen Âge, où se tinrent des procès d'animaux, que ceux-ci pourraient avoir des devoirs? Il s'agit tout de même de les traiter de manière respectueuse. Mais il ne faut pas non plus, à partir de quelques exemples de scènes épouvantables et révoltantes, généraliser à l'ensemble des éleveurs. Il est de leur propre intérêt d'avoir des animaux en bon état, afin de les valoriser et de les vendre.

Le mot antispéciste est construit sur le modèle du mot antiracisme. En quoi est-ce un abus de langage?

Parce que si le racisme est absurde, car il n'y a scientifiquement pas de différences de races entre les êtres humains, l'antispécisme est encore plus absurde, parce que les espèces, elles, existent. Il y a environ 10 millions d'espèces animales, je ne vois pas comment on pourrait les traiter de la même manière. Je pense même que bien traiter tous les animaux, c'est de le faire de manière adaptée à leurs caractéristiques spécifiques. Je vais ainsi jusqu'à dire que le spécisme me semble la garantie d'un juste traitement des animaux. Traiter un animal pour ce qu'il n'est pas, c'est une façon de mal le traiter. L'idée de «libération animale» est folle. Non seulement, c'est méconnaître les animaux, mais la plupart des animaux domestiques ne sauraient vivre sans l'homme. Pour faire un peu de provocation, la corrida est plus respectueuse de la nature du «toro bravo» espagnol que ne le sont certaines pratiques de propriétaires d'animaux de compagnie quand ils les considèrent comme des substituts d'enfants ou de conjoints. Je sais très bien que c'est là un raisonnement spéciste, et je le revendique.

Comment s'explique la conjonction des mouvements allant de la défense animale au véganisme?

Les mouvements de défense animale sont nombreux - on en a recensé plus de 280 en France - et ils ont tendance à faire de la surenchère entre eux, pour avoir une longueur d'avance sur les autres. Plus on va dans l'excès, plus on se retrouve avec des idéologues. Les antispécistes radicaux se retrouvent dans ce que les philosophes appellent l'éthique de «conviction», et non celle de la «responsabilité». Ils sont préoccupés par leurs seules idées, sans un regard pour les conséquences, l'impact, la faisabilité. La violence qui en découle, car c'est de cela dont il s'agit, survient dans cette logique. On observe, en plus, dans nos sociétés, une tendance générale à l'intolérance et à la radicalisation, qui amènent les militants à ne plus supporter les pratiques différenciées des autres. On parle de l'animalisme, mais ce n'est de loin pas le seul exemple. Je crois que sous ses formes radicales, l'antispécisme est bien trop irréaliste pour grandir. En revanche, si cela peut contribuer à améliorer le sort des animaux, à diminuer les excès, tant mieux.

L'homme est pour les antispécistes un animal comme les autres: c'est faux?

Il y a un continuum biologique. Mais il y a aussi un sacré hiatus cognitif venant du fait que le rameau des hominidés a connu une évolution autonome pendant au moins cinq millions d'années. Pourquoi ai-je titré «L'animalisme est un antihumanisme»? Parce qu'en poussant vers l'extrême l'antispécisme, en accusant l'homme de tous les maux dont souffrent les animaux, il se transforme en spécisme antihumain.

Une question d'humanité

C'est en spécialiste de la domestication animale que Jean-Pierre Digard, 77 ans désormais, s'exprime dans «L'animalisme est un antihumanisme». Ethnologue et anthropologue, celui qui fut directeur de recherche au CNRS s'est notamment, durant sa carrière, beaucoup intéressé au cheval et au chien, explorant à travers les siècles leur lien décisif avec l'homme. Ce n'est pas la première fois non plus qu'il observe avec une puissante acuité la manière dont nos

contemporains oublient de plus en plus leurs racines, et la manière dont les animaux ont de tout temps collaboré avec les sociétés humaines. En 2012, «Le tournant obscurantiste en anthropologie: de la zomanie à l'animalisme occidentaux» mettait le doigt déjà sur cette évolution, confirmée quatre ans plus tard avec «La menace animaliste: pourquoi? comment? jusqu'où? Le regard d'un anthropologue».

Dans ce nouvel essai percutant et culotté, il s'inter-

roge de fait sur l'humanité. Celle des animalistes conspuant et diabolisant leurs contemporains «exploitant» les animaux. Mais aussi, plus largement, sur l'humanité occidentale devenue tellement étrangère aux animaux qui ont si fortement contribué au meilleur de son processus de civilisation. «Qui n'aime pas les bêtes n'aime pas les gens», dit un dicton populaire. Mais que dire de ceux qui, au nom des animaux, ne voient désormais en l'homme que le plus nuisible d'entre eux?



À LIRE
«L'animalisme est un antihumanisme»,
Jean-Pierre Digard,
CNRS Éditions, 120 pages.